

LES RÉCITS DU MALHEUR (1)

JEAN-FRANÇOIS LAÉ*, NUMA MURARD**

Résumé

Si les sciences sociales et leurs enquêtes veulent tenir compte de la perception des sujets, si elles veulent intégrer le sensible et l'instantané de leur expérience sans les asservir brutalement aux exigences du concept et de la rationalité savante, elles doivent emprunter la voie de l'écriture narrative. Dans ce texte, extrait d'une étude plus démonstrative encore, J.-F. Laé et N. Murard justifient le recours à la narration et plus particulièrement à la nouvelle: quand il faut décrire les situations «intensives», quand il faut reconstruire la mémoire spontanée des individus, leurs théories naturelles, leurs convictions, leurs idéaux, etc., toutes choses qu'il faut enfin prendre au sérieux, alors le récit peut seul représenter la mise en scène (ou l'une des mises en scène) dans laquelle ces individus restituent le temps de leur existence en procédant à de telles énonciations.

Abstract

If social sciences and their surveys are to take their subjects' perception into account, if they are to integrate the sensitive and the instant aspects of their experiments without brutally subjecting them to the requirements of concept and learned rationality, they must take the way of narrative writing. In this paper which is an excerpt from an even more illustrative study, J.-F. Laé and N. Murard justify the use of narration and more particularly short-story writing: when "intensive" situations have to be described, when the spontaneous memory of individuals, their natural theories, their convictions, their ideals, etc., in fact, all that has to be taken seriously into account, have to be reconstructed, then story telling is the only way of representing the scene (or one of the scenes) in which these individuals restore the time of their existence by producing such statements.

83

1 - Nous remercions les auteurs et l'éditeur pour leur aimable autorisation à reproduire cet extrait « L'enquête, l'enquêteur et la perception » tiré de leur ouvrage *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, Paris, 1995, pp. 167-180.

* - Jean-François Laé, Université Paris VIII.

** - Numa Murard, Université Paris VII.

L'ENQUÊTE, L'ENQUÊTEUR ET LA PERCEPTION

[...] Voir et entendre appartiennent au monde du sensible alors que l'écriture relève du conceptuel, telle est la grande déchirure de la recherche.

Faire des récits, c'est insister sur cet écart entre le dispositif de l'écriture et le dispositif perceptif, lorsque le premier tente d'effectuer le déplacement du second tout en barrant le sens narré et perçu. En disant cela, il ne s'agit pas de céder à une sociologie de l'amertume mais d'indiquer une limite de la connaissance du vivant qui est un gibier autrement rusé et qui correspond bien peu à la mise en carte des archives ou d'une cartographie. Lire la vie dans un ouvrage, si beau soit-il, ce n'est pas du tout la même chose que vivre la vie. D'autant qu'un troisième terme vient se glisser entre eux, la perception de la vie de l'autre, avant la retranscription. Vivre, percevoir, écrire et lire sont des sphères en lutte et en écarts perpétuels. Et si ces écarts sont violents, ils doivent se traduire par une réflexion sur la place et le statut de la perception dans l'enquête, relativement à la mise en concept qui le suit.

Le statut de la perception

Entre l'approche d'un monde sensible et le monde des idées, entre les faits – les événements observés – et les interprétations qui jettent sur eux un voile rationnel, il ne s'agit pas d'un simple face-à-face où le plus fort l'emporte, mais d'une différence irréductible entre le langage émotionnel et le langage de la maîtrise (2), où la force des perceptions et la force des conceptions ne se rencontrent guère, quand bien même le conceptuel emporte la mise dans le monde des sciences.

84

Pour ne pas être trompé par les perceptions – dégradées au rang de la frivolité et du doux miel qui recouvrent les choses –, les concepts sont là pour émettre des ratios qui rejetteraient le mensonge potentiel du perçu. Par exemple, la sociologie émet un maximum de conditions comme des conditions grâce auxquelles elle ne se trompe pas et où surtout on ne la trompe pas (3). Contrôler les effets de théorie sur la théorie afin d'atteindre enfin l'objectivité toute débarrassée des scories de l'illusion de l'expérience première, tel est le nirvana du sociologue. Les perceptions n'arrêteraient

2 - E. Cassirer, *Un essai sur l'homme*, Minuit, 1975, p. 49. « Il faut distinguer les diverses strates géologiques du langage. Le langage des émotions constitue sans aucun doute la première et la plus fondamentale de ces strates : la fureur, la terreur, le désespoir, le chagrin, la prière, le désir, la gaieté, le plaisir. »

3 - P. Bourdieu, *Homo Academicus*, Minuit, 1992, p. 17. « Les opérations mêmes de la recherche, en contraignant à expliciter et formaliser les critères implicites de l'expérience ordinaire, ont pour effet de rendre possible le contrôle logique de leurs propres présupposés [...], objectiver l'objectivation et faire la théorie de l'effet théorie. »

pas de nous mentir, jour après jour, par un jeu d'apparence et un rôle d'écran sous lesquels la vérité est invisible. Les perceptions sont trop évidentes, trop simples, trop directes pour être tenues pour vraies et fiables. Il faut alors les combattre comme l'on combat les savants des apparences, jusqu'à l'épuisement et jusqu'au jour où tous les mécanismes sociaux seront mis à nu, vaincus par la raison et les ratios de la raison. C'est l'enjeu de toutes les sciences sociales qui doivent, pour être sciences, émettre des ratios d'explications et des ratios sur tel ou tel facteur.

Percept et concept sont en guerre perpétuelle, cherchent à s'emboîter pour enfin trouver un même langage, utilisent des pseudonymes pour mener campagne l'un contre l'autre, celui qui le trompe et qui se trompe. Cela se nomme prendre du recul à l'égard de l'expérience, se méfier de ses impressions et de ses sentiments, prendre garde à ses perceptions pétries d'illusions et d'hallucinations. L'un tire l'autre pour affirmer ses ratios, l'autre tire en sens inverse pour dégager le vivant comme dans un tir à la corde. Alors que l'observation vise à évacuer au mieux l'élément causal, à l'expulser de l'expérience, à l'inverse, la conceptualisation vise à évacuer l'expérience immédiate en renforçant l'élément causal, nous dit Whitehead (4). Le concept tente d'effacer à tout prix les traces de nos expériences perceptuelles, de réduire le mensonge à quia. Ce qui fait problème, c'est cette grande évacuation réciproque.

Congédier la place et le statut de la perception durant l'enquête, là où se nouent toutes les significations, revient à supprimer dans son entier le mouvement de préhension qui capte et tisse le sens. Le moment de l'enquête, c'est le moment où l'on suit le courant du sens, où l'on se laisse parler par lui, cet instant où les sentiments s'amplifient, se regonflent et se déplacent vers l'espace public pour chercher des témoins. C'est le courant du sens qui mutualise les convictions et qui fait appel à la mémoire. Cette question surplombe de part en part nos travaux. Les récits sont là, toujours présents pour asseoir une analyse au plus près d'eux, mais ils deviennent encombrants lorsque se développe une enjambée conceptuelle trop alerte. À l'inverse, les récits et la narration supportent mal, l'abstraction car elle leur impose un ordre causal, des liaisons et des mariages de raison qu'ils n'aiment guère. Nous avons parfois passé des journées entières à retourner un événement dans tous les sens, mis à sac nos perceptions du moment, puis ressaisi les premières impressions. Il faut préciser le statut de la perception, si souvent minoré par la sociologie pour cause d'encombrement. Non pas que la perception soit dans un état sauvage et sans ordre. Elle avance bien dans un ordre, mais relève d'un ordre différent de celui du concept. Son ordre est l'instantanéité, le surgissement immédiat, quelque chose qui vous tombe dessus et qui se présente en image sensible. Son registre est de l'ordre de la *présentation* et non de la *représentation*. La modalité de la perception, c'est la *présentation* d'une image *instantanée*, ce qui nous vient aux yeux et aux oreilles, non pas comme réceptacle passif mais comme champ actif d'attention, « ce qui se laisse

4 - A.N. Whitehead, *La Fonction de la raison et autres essais*, Payot, 1969.

étendre devant et dans la lumière où une chose se tient par cela même qu'elle a un nom (5) ». « Une occasion occasionnelle », dirait Whitehead, prise dans une trame possible de rapports à d'autres composantes (6). L'ordre de la présentation est la dimension publique d'une préhension, c'est l'affect et la place de l'affect dans un espace public chargé de le mettre en mémoire, à condition qu'il y ait simultanéité d'affects qui se confirment et s'amplifient.

Pour notre part, si nous défendons ce principe méthodologique – tenir compte de la couche perceptuelle de nos expériences d'enquête –, c'est qu'elle nous apparaît devoir occuper une position importante dans la construction de la formulation théorique, puisque la position d'énonciation du locuteur et la fécondité de ses propres interprétations doivent impérativement être intégrées dans l'analyse. Ce que nous percevons doit trouver un plan d'expression en même temps qu'un énoncé conceptuel. Le plan d'expression, ce qui remonte du fond des perceptions à la surface, préforme les termes de la question et de l'analyse. Une méthodologie intégrant les perceptions permet de resituer les moments intensifs d'une situation concrète que l'on juge significative et permet d'explorer les expériences dont le sens est partagé. La constitution d'un milieu est coextensive à ce sens partagé, lorsqu'il est traité par la mémoire et s'installe dans le temps pour lui imprimer un rythme propre.

À partir de cet *a priori* nous avons choisi la nouvelle, comme mode d'exposition sensible et comme analyse thématique. La nouvelle nous offre la possibilité de produire une image d'interprétation autour du sujet mis en scène. Engagé dans le mouvement du mode narratif, la nouvelle possède alors une puissance d'effraction du perceptif.

Pourtant, dans ce passage délicat du percept au concept, il faut en même temps s'assurer de l'existence d'événements constants, typiques, expressifs d'une situation que l'on peut penser alors comme récurrente. Ces événements répétitifs dans un univers de pratiques doivent servir de caisse de résonance pour notre entendement et notre sensibilité (7). Ce sont les faits divers, c'est-à-dire des faits *a priori* inclassables, qui,

5 - M. Heidegger, « Logos », in *Essais et Conférences* (trad. Préau), Gallimard, 1958, pp. 270-271.

6 - A.N. Whitehead, *op. cit.*, p. 95. Une trame possible. « Le passage de cette virtualité à l'unité réelle constitue le fait concret actuel, l'acte de l'expérience. Mais, au cours de ce passage, peuvent se produire des inhibitions, des intensifications, des déviations ou des concentrations de l'attention, et des émotions; nous pouvons nous assigner des fins; d'autres éléments de l'expérience peuvent intervenir. »

7 - F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, Armond Colin, 1980, tome I, p. 13. « La quotidienneté, ce sont des faits menus qui se marquent à peine dans le temps et dans l'espace [...]. Quand vous rétrécissez le temps observé à des fractions menues, vous avez ou l'événement ou le fait divers; l'événement se veut, se croit unique; le fait divers se répète et, se répétant, devient généralité ou, mieux, structure. »

se répétant dans des chaînes d'action de l'espace public, deviennent généralités et généralisables. Leur fréquence, leur répétition sont l'indice de leur force de propagation et de leur validité. Cela implique aussi que les faits empiriques soient accessibles ; et pour ce faire, ils doivent être mis en scène et racontés. Alors, sans doute, la réponse à cette aporie se trouve dans un troisième terme : la reconstruction et la reconstitution d'un récit, comme première étape de la connaissance. Montrer, exposer, décrire, mettre en scène, c'est présenter une disposition narrative comme premier acte de préhension et de compréhension.

La narration

Pourquoi cette place prédominante ou du moins importante pour la narration ? C'est, pour être sincère, par réaction aux travaux ambiants qui avançaient que les expériences humaines devenaient compréhensibles lorsqu'elles étaient interprétées et surinterprétées jusqu'à plus soif, encadrées dans des sous-hypothèses d'hypothèses générales, en évitant soigneusement de fournir les éléments empiriques de l'observation, dressant finalement l'acte d'imputation des causes autour d'un grief ou d'une approbation, d'une inculpation ou d'une grâce, le « marais des causes » dirait Goffman. Mais d'où vient cette crainte du récit sociologique ? Sans doute une attitude pour éviter d'être rangé parmi les empiristes et de courir le risque subjectiviste. Mais plus encore, parce que cela oblige à dévoiler ce que l'on fabrique réellement dans le temps de l'investigation sociologique et de reconnaître la place centrale du récit. Cette crainte est partagée par les savoirs positifs qui se méfient des individus et du sens commun qui s'y rattache. Or, l'illusion est inversée lorsque l'on croit pouvoir expulser le récitatif de l'enquête même.

Notre réaction a été justement de partir de la fonction des histoires que les individus racontent sur eux-mêmes. Produire une narration, c'est avancer dans une description, une explication, une interprétation qui renvoie à l'arrière-fond d'un savoir social. Notre seul *a priori* est de penser que la narration est le synthétiseur des raisons pratiques, des idéaux et d'une forme de dramaturgie de l'existence. En ce sens, le récit est une médiation entre ces trois termes ; un descripteur des raisonnements pratiques, un fixateur des idéaux et un système d'affichage dans lequel on prend ses marques, nos marques.

Afficher ses marques dans un récit, c'est aussi afficher un visage et surtout une figure qui dure en s'inscrivant dans le temps. Lorsque nous parlons de situation intensive, de tension incessante, il faut entendre la tension comme une pression, une frappe, un battement. Le héros, le pauvre type et le combinard ; la mère digne, la femme abandonnée et la famille Tuyau de poêle ; la maison du Seigneur, la maison des chiens et l'homme à la carabine ; le petit Noir, l'artisan en déroute et le *all-black* ; le charlot, le fainéant et l'imprudent sont des figures constantes, qui se répètent et dont la persistance dans le temps distribue des positions, des rôles, des charges et des

obligations. C'est le récit de ces figures qui donne cette *insistance*, une réserve à signifier, une frappe de sens. Nous entendons le récit comme une pulsion de sens devant répondre aux perceptions, avec pour impératif de présenter une projection d'images. Ces narrations de figures fortes engagent aussi toute une attention aux théories naturelles des acteurs qui constituent un cadre de référence à partir duquel nous pouvons, par la suite, analyser les interférences avec l'ordre social. Ces récits présentent alors l'immense avantage de faire coïncider les procédures d'observation anthropologique avec le procédé d'exposition qui instruit son propre récit.

Dans cette démarche récitative, notre premier souci a été de faire apparaître le temps de l'économie souterraine et des modes de vie qui les accompagnent, de donner à voir et à entendre les réseaux d'entente et les associations humaines dans des situations de pénurie, et, ce faisant, de construire et de présenter des figures types inscrites dans le temps. Mais pour bien prendre soin du sens des récits, le moment de la mise en scène n'est pas à considérer comme un simple temps de distraction ou d'illustration d'une analyse, mais comme une étape nécessaire de constitution et de préservation des traces, substrat à partir duquel se forment des connaissances. Sur quelle autre trace l'enquête sociale pourrait-elle s'appuyer ? Nous n'avons ni archive ni corpus documentaire comme l'historien : pas de trace de pollen ou de lichens comme le géologue. Il n'y a de sujet qu'exposé, un sujet exposé à une histoire nous dit P. Ricoeur. Penser les événements de l'enquête nécessite que les événements soient préservés, racontés et projetés ; et, pour ce faire, ils doivent être reconstruits par une approche naturaliste, affranchis de tout préjugé conventionnel : le récit, tel qu'on nous le sert. Cette étape d'accumulation d'histoires racontées est essentielle, puisque ces récits sont les seuls équipements de mémoire que nous possédons et d'où découleront normalement les analyses. Il faut alors recevoir et concevoir le récit comme une somme de forces analytiques : force des biographies décrites, mais aussi force institutionnelle et force des échanges économiques réinterprétés.

Alors, le vrai nom du récit, c'est la mémoire. Seule la mémoire s'inscrit dans le temps, offre une continuité et reconduit un savoir ou un complexe d'émotions. Il ne s'agit pas de faire feu des mille et un récits mais de retenir celui qui, plus précisément, répond à un mouvement, celui des processus sociaux, destiné à composer un ordre qui l'accueille, l'ordre de la mémoire qui ponctue les temps sociaux. La mémoire est le rassemblement de ce qu'il faut considérer avant toute autre chose, ce qui mérite considération, préalablement à toute action.

La forme narrative est une forme courante de présentation des événements. Que ce soit pour l'enquête policière ou l'enquête sociale, pour l'historien, l'ethnologue ou pour l'homme ordinaire, la forme « naturelle » du récit doit fournir une cohérence formelle aux événements et un agencement logique des faits. C'est ce que nous faisons tous les jours. Regardons les carnets de notes du sociologue : les histoires racontées s'enchaînent les unes aux autres. Comme le dit F. Fourquet, hors du récit et de la mise en scène, il n'y a pas de connaissance sociale possible. De même P. Ricoeur

dans le tome II de *Temps et Récits* analyse-t-il comment F. Braudel construit de grandes histoires économiques avec des personnages et des intrigues. Bien sûr, tous les récits ne sont pas équivalents. Les récits des structures ne sont pas les récits monographiques, qui ne sont pas eux-mêmes les récits biographiques, ou d'une trajectoire. Pourtant, ils procèdent tous par intrigue et par l'installation de personnages ou de quasi-personnages : l'État, le marché économique, le social. L'important se trouve dans la succession des événements. Agencer des faits, c'est raconter une histoire cohérente. Tout au plus pouvons-nous rendre compte des séquences d'ordonnement qui, sans verser dans l'illusion d'une saisie des pratiques neutralisées et inertes, nous montrent comment se filent et se tissent les sens. Mais comment partir du fourmillement des pratiques sans être aveuglé par la recherche d'un commencement silencieux, « les faits, rien que les faits », disent certains ; les faits mis à nu, nous dit l'anthropologie naturaliste. Toute position d'enquête s'appuie sur des fragments de récits, de choses vues, d'histoires et d'échos, avec ses récitants : « Il paraît que... Il était une fois... Si j'étais à la place du roi... » La connaissance empirique se fait par une immense oreille et un œil en appétit, s'introduisant dans un labyrinthe de faits et de jugements sur les faits qui sont indissociablement liés. La farce du récitant, c'est de tenter d'imposer son interprétation et sa version, à travers l'emboîtement des faits qui sont alors réaffectés dans l'économie du récit. « Suivre une histoire, c'est avancer au milieu de contingences et péripéties sous la conduite d'une attente qui trouve son accomplissement dans la conclusion (8). » La conclusion, c'est l'interprétation et la constitution d'une certitude que l'on appelle couramment la force de conviction. Non pas que les faits soient faits. Mais l'on ne peut isoler les faits des convictions qui animent autrui et nous animent. Le sociologue choisit de décoller l'événement du sens que lui accorde autrui, dans une volonté désespérée de détacher la chose de son être de significations ; pour lui en accoler immédiatement une autre. « Déconstruire les faits », dit-il. Bien que l'on puisse rendre compte des différentes stratégies narratives mises en jeu dans la constitution de la factualité, il n'empêche que l'essentiel se trouve dans l'interprétation que l'on tente de « nous refiler ». On ne raconte des histoires que pour qu'elles soient répétées, et elles ne peuvent être réduites en cendres sous le feu ardent du soupçon dans lequel le récitant ne serait qu'un menteur ou un animal inconscient, au mieux un illusionniste.

Finalement, la question est de savoir si l'on peut prendre le récit et le récitant au sérieux. L'agissant et le récitant sont-ils à prendre au pied de la lettre ? Nous n'avons, me semble-t-il, pas d'autre solution que de prendre au sérieux l'individu empirique, le sujet agissant et récitant. À moins de croire que l'on pourrait soutirer les faits purs – rien que la pierre précieuse à l'état naturel –, dégagés de leur gangue interprétative que l'on nettoierait à l'eau savonneuse. À ce jeu, l'événement, délivré de son enveloppe préconçue, deviendrait un non-événement aux yeux mêmes des acteurs, un courant d'air entre porte et fenêtre.

8 - P. Ricoeur, *Temps et Récit*, Le Seuil, 1983, p. 105.

On a beau donc faire, toute pratique transite par la narration d'un sujet, donnant à voir une pratique ou un sens digne de paraître en public, et, par la voix *off* de l'enquêteur, réorganisée, agencée, ordonnée autour d'une unité et sur quelques relations. Nous avons beau nous acharner à réduire à zéro la cote de l'expérience, prétendre que les individus ne sont que des figurants de leur destin ou d'une main invisible, dire qu'il faut se détacher absolument de la narration, celle-ci est omniprésente de la première à la dernière minute de toute enquête.

La nouvelle est une manière de répondre à, une double exigence. Elle doit produire une action instantanée mise en récit et, par là, décrire un univers d'interprétation propre au sujet mis en scène. Le choix de telle histoire ou de tel récit ne réside pas dans sa valeur purement évocatrice, sa capacité de dépaysement ou du goût pour l'obscur, mais dans sa valeur expressive d'un poids historique, autrement dit dans ses conséquences pratiques. Un fait devient historiquement pertinent s'il est gros de conséquences, nous dit Cassirer (9).

Pourtant, la nouvelle est aussi un récit sur les récits dans lesquels nous choisissons des séquences éparpillées dans le temps et l'espace afin de recomposer et renforcer cet univers d'interprétation. C'est un modèle narratif qui s'alimente de matériaux observés à travers lesquels nous nous demandons ce qui s'est passé, puisqu'il nous manque une information ou un maillon pour comprendre, et ce qui nous sera délivré dans la chute finale. Le choix du maillon manquant est essentiel. C'est lui qui déclenchera l'émotion. C'est lui qui brisera les mots pour en dégager la teneur sensible. La nouvelle est un brise-mots censé ouvrir les concepts sous le choc des perceptions.

90

L'intrigue est construite pour produire un effet : par exemple souligner la violence historique du placement des enfants par l'Aide sociale à l'enfance et ce qui est ressenti par une mère. Il est courant de penser que le placement autoritaire des enfants de familles nombreuses et pauvres de surcroît est une mesure de protection, et que la mère se retournera vers le dernier enfant qu'on lui a laissé par bienfaisance. Or le placement est rarement compris par les familles concernées qui le vivent sur le mode d'une sanction au même titre que l'emprisonnement ou le placement en hôpital psychiatrique, d'où les violences qui s'ensuivent. Sanction permanente qui rejoindra le flot des discriminations douces qui ponctuent l'univers de l'enclave. Un autre récit nous aide à préciser comment l'économie souterraine peut constituer l'univers de référence de jeunes adolescents, comme cadre d'apprentissage qui les font bifurquer de la scolarité, étant acquis que cet univers accumule aussi des compétences et forme un savoir socioculturel : le sens de l'occasion, l'anticipation des risques de pénurie, une aptitude à mobiliser autour de soi. Il s'agit de former de bonnes associations entre partenaires de récupération, en tenant compte des valeurs qui ne sont pas

9 - E. Cassirer, *Un essai sur l'homme*, Minuit, 1975.

nécessairement performantes pour l'activité même. Sont décrits les présupposés sur le contexte, l'information générale mobilisée pour orienter l'interprétation et la capacité à se conformer à une prescription pour mieux la faire bifurquer. Un autre récit expose comment les rapports de violence peuvent être jugulés par une parodie de procès pour expulser la pesanteur des relations sociales dans une cité de transit. Si l'univers de l'enfermement est omniprésent, il nécessite une activité d'approvisionnement répétée collectivement afin de vérifier que l'on partage bien la même émotion lors du retour momentané d'un fils égaré. A cette occasion sera instruit et mis en scène l'ensemble des conflits entre les familles afin de vérifier si les réseaux de protection fonctionnent correctement. Enfin, dernière nouvelle où nous pouvons suivre le raisonnement d'un demandeur d'aide et celui d'un distributeur d'aide qui ne se rencontrent guère, et où le système redistributif à travers le harcèlement quotidien des travailleurs sociaux est interprété comme un travail quotidien qui exige du tact et un savoir-faire tout à fait singulier : connaître les principes qui permettent de juger le pauvre sincère, savoir mettre en scène sa pauvreté sans excès. Il s'ensuit une description des techniques pour établir une « bonne communication » avec les services sociaux et prestataires d'allocations.

La nouvelle, comme mode d'exposition sensible et comme analyse thématique, permet ainsi une complexification des modes de communication et des ordres d'interprétation mis en avant dans une situation donnée. La sélection des postures et des arguments invoqués, des capacités et aptitudes requises à la réalisation d'une fin permet de mettre en scène et d'accentuer un « complexe » d'émotions et de sentiments qui s'intensifient mutuellement. Le « complexe de sentiments » est la consistance du récit, il insiste sur ce qui est problématique aux yeux des acteurs, il accentue jusqu'à la démesure ce qui peut passer pour un détail de l'existence. Tout récit est un récit augmenté, qui accroît chaque information, dilate un sentiment, étend une posture, amplifie un mal entendu. C'est un travail d'agrandissement.

Aussi, la nouvelle implique une imagination qui dépasse largement les observations directes et qui doit trouver sa fonction de relais entre les éléments. N'y voyons pas là une trahison supplémentaire. Le propre de l'enquête, c'est de fabriquer elle-même ses traces et d'inventer ses propres archives. Enquêter, c'est passer son temps à se ressouvenir, à se remémorer et à se répéter l'expérience pour ne pas l'oublier. Construire ses traces passe donc aussi par son propre récit des événements, avec ses moments vides, ses oublis et ses ratés. Alors l'imagination est la condition de l'enquête, qui vient refigurer l'expérience et jouer le rôle de passerelle entre des sens multiples, un rôle de tuilage des récits. Entre la chose observée et l'idée que nous nous en faisons, il n'existe pas de rapport automatique, d'où le surgissement de notre imagination qui en assure la relation. Les variations imaginatives sont donc un élément de l'enquête qu'il vaut mieux maîtriser que laisser en jachère. La nouvelle ouvre alors à une sociologie des sentiments ou à un début d'histoire des perceptions contemporaines dans ce qu'elles ont de consistant et qui s'inscrit dans la durée.